FRC.1.3497B

Case
FRC
1471

VIE
DE PHOCION,
GÉNÉRAL ATHÉNIEN,
SUIVIE
D'UNE ADRESSE
AUX
BONS CITOYENS.

PAR M. BLANC-GILLI,
Administrateur au Département des Bouches du Rhône.

1790.

THE NEWBERRY
LIBRARY

AVIS PRÉLIMINAIRE.

LES actions des Héros qui se sont immortalisés par leurs vertus, & leurs exploits, sont malheureusement perdues pour la multitude, qui ne peut charmer ses loisirs de cette étude consignée dans les annales volumineuses de l'histoire. Rien n'est cependant plus pressant que de souffler la flamme sacrée du patriotisme & des vertus privées dans ces momens de notre régénération, où les ennemis du bien commun, après avoir déployé les plus grands efforts, déploient sans se lasser les plus grandes ruses, dans l'espérance de nous replonger dans le honteux esclavage dont nous avons brisé les fers. Est-il rien de plus propre pour exciter en nous cet enthousiasme sublime, qui nous fait préférer le bonheur de nos semblables à notre bonheur personnel? Est-il rien de plus propre, pour exciter en nous ce sentiment divin, que le souvenir de ces mortels généreux qui ont vécu pour la prospérité de leur Patrie & l'honneur de l'humanité? Tous les discours possibles, fussent-ils émanés du génie le plus transcendant, ne sauroient jamais produire la centieme partie des effets que produit l'exemple. C'est cette vérité qui m'a inspiré la pensée utile de faire circuler en feuille volante la Vie d'un des plus grands Hommes qu'ait produit l'antiquité. Cette lecture délicieuse, comparable d'ailleurs à un miroir à deux faces, aura le double avantage de mettre en évidence à tous les regards, & la beauté de la vertu, & la laideur du vice; ce que l'homme de bien possède, & ce que le méchant n'a pas; ainsi nous aurons fait tout-à-la-fois des éloges & des censures qui sont, je le répéte, d'une urgente nécessité dans ces momens.

VIE DE PHOCION,

GÉNÉRAL ATHÉNIEN,

Extraite des Auteurs qui ont écrit la vie des Grands Hommes.

PHOCION a été un de ces perſonnages rares qui honorerent l'humanité par l'éclat des plus belles vertus & du patriotiſme le plus ardent. Né dans les beaux ſiecles de la Grece, Diſciple de Platon & de Xenocrate, il illuſtra la mémoire de ſes maitres & la Ville d'Athenes ſa patrie. Son éloquence douce, vive, forte, & ſurtout conciſe, faiſoit entendre beaucoup de choſes en peu de mots : un jour paroiſſant rêveur dans une aſſemblée où il ſe préparoit à parler, on lui en demanda la cauſe, *je ſonge*, répondit-il, *ſi je ne puis rien retrancher de ce que j'ai à dire. Demoſthenes* le voyant arriver un jour dans l'aſſemblée du peuple, s'écria : *voilà la hâche de mes diſcours* (*). En effet, il s'oppoſa ſouvent à cet orateur, & ce fut preſque toujours avec ſuccès. Il étoit auſſi zélé que lui pour le bien de

(*) Que n'avons-nous une hâche ſemblable, pour fondre ſur l'éloquence verbeuſe de nos modernes Orateurs : les conſeils publics au-moins ne ſeroient pas ſi aſſommans, & l'on ne ſeroit pas les trois jours à traiter telle affaire qui peut ſe décider dans demi-heure.

la Patrie, mais il avoit plus de philoſophie & de prudence. Lorſque *Demoſthenes* voulut faire prendre les armes contre *Philippe*, *Phocion*, qui enviſageoit la guerre comme la ruine d'Athenes, lui répondit : *vous voyez très-bien s'il nous eſt poſſible de faire la guerre, mais vous ne voyez pas ſi nous pouvons remporter la victoire.* Il eſt certain qu'on ne remarquoit plus alors parmi les Athéniens ce qui les avoit fait autrefois réuſſir dans les plus grandes entrepriſes, ce zele ardent pour le bien public, ce courage indomptable qui affrontoit tous les périls de la guerre. *Phocion* ſçut réunir ces deux qualités, la ſcience politique & la valeur guerriere. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vue la paix ſans ceſſer de ſe préparer à la guerre. Il fut chargé du Gouvernement quarante cinq fois ſans l'avoir briguë, & dans les différentes expéditions qu'il fit à la tête des armées, il vécut avec la modeſtie d'un ſimple particulier. Quand il alloit à la campagne ou qu'il étoit à la tête des troupes, il marchoit toujours nuds pieds & ſans manteau, à moins qu'il ne fît un froid exceſſif, de ſorte que le Soldat diſoit, *voilà Phocion habillé, c'eſt ſigne d'un grand hiver.* Un homme qui ſe contentoit de peu devoit être incorruptible. *Philippe & Alexandre* tenterent envain de corrompre ſa fidélité. Il empêcha ce dernier de faire la guerre aux Grecs & l'engagea à tourner ſes armes contre les Perſes. *Alexandre* ſe rappella de ſes conſeils au milieu de ſes conquêtes & l'en remercia par un préſent de cent talens. *Phocion* le refuſa, & dit au Député de ce Prince : *puiſque Alexandre m'a reconnu honnête homme dans la médiocrité de ma fortune, pourquoi voudroit-il me tirer de cette médiocrité ?* Tandis qu'il tenoit ce diſcours, il s'occupoit à laver des herbes auprès d'un puits, & ſa femme faiſoit du pain. Ce héros modeſte, ce citoyen déſintéreſſé ne fut pas plus ſenſible aux offres que lui fit *Antipater*, ſucceſſeur du conquérant Macédonien. Comme il s'obſtinoit à les refuſer, on lui repréſenta que s'il n'en vouloit point pour lui, il devoit du-moins les

accepter pour ses enfans. *Si mes enfans*, répondit-il, *doivent me ressembler, ils en auront assez aussi bien que moi ; & s'ils veulent être débauchés, je ne veux point leur laisser de quoi entretenir leurs débauches.* Ce même Roi vouloit un jour exiger de lui quelque chose d'injuste. *Prince*, lui dit-il avec une noble hardiesse, *vous ne pouvez pas m'avoir en même tems pour flatteur & pour ami.* Jamais des vues domestiques ne balancerent dans son esprit celles de l'intérêt public. Il refusa constamment de solliciter & d'agir en faveur de son gendre *Chariclés*, appellé en justice pour rendre compte des sommes qu'il avoit reçues d'un ennemi de la Patrie, & il lui dit ces belles paroles : *je t'ai fait mon gendre, parce que j'ai cru que tu ne ferois jamais que des choses bonnes & honnêtes.* Pendant qu'il commandoit l'armée, ses soldats voulurent le forcer de les mener à l'ennemi. Ce grand homme qui ne jugeoit pas à propos de livrer bataille, tint ferme & résista à leurs cris. Les Athéniens irrités l'accablerent d'injures, l'appellant poltron & lâche. *Phocion* leur répondit en souriant & sans s'émouvoir : *vous ne sauriez me rendre courageux, ni moi vous rendre timides, mais nous nous connoissons ; restons-en là.* Dans des tems fort difficiles, le peuple, devenu méchant, s'emporta contre lui & vouloit que sur l'heure il lui rendît compte de sa conduite. L'homme juste, toujours inébranlable, se contenta de répondre à la multitude : *songez d'abord à vous tirer de l'embarras où vous êtes ; c'est ce qu'il y a de plus pressé.*

Phocion étoit trop austere ; une vie aussi vertueuse que la sienne faisoit trop de honte au vice, pour qu'il pût plaire long-tems à un peuple aussi frivole que les Athéniens. Ces indignes citoyens le calomnierent, le traitant d'ennemi public, ils l'accuserent enfin de trahison & le déposerent du généralat. L'illustre opprimé se refugia vers Polysparchon, qui eut la lâcheté de le renvoyer pour être jugé par le peuple, son plus cruel ennemi. Ce grand homme fut con-

damné d'une commune voix à perdre la vie, & lorsqu'il fut conduit au cachot, il y alla avec le même visage qu'il rapportoit d'un combat où il avoit été vainqueur. Quand il fut arrivé à la prison, un de ses amis lui demanda s'il avoit quelque chose à mander à son fils, *oui, certes*, dit-il, *c'est de lui recommander d'oublier l'injustice de mes compatriotes.* On va chercher le jeune-homme, on le présente au pere, qui lui fait cette derniere instruction. *Je vous recommande, mon cher fils, de servir votre Patrie avec autant de zele & de fidélité que moi, & sur-tout d'oublier qu'une mort injuste fut le prix dont elle paya mes services.* Après ces paroles il prit tranquillement la cigue & expira comme Socrate, dont il avoit les vertus, victime d'une cabale sanguinaire, jalouse & ignorante. On défendit de lui rendre les derniers devoirs. Une Dame, plus éclairée que ses injustes concitoyens, recueillit avec grand soin ses précieux restes, & les enterra sous son foyer, avec cette inscription: *cher & sacré foyer, je mets en dépôt dans ton sein les restes d'un homme de bien. Conserve-les fidellement pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, quand Athenes sera plus sage.* Cette Ville ouvrit bientôt les yeux sur le mérite du citoyen qu'elle avoit fait mourir; elle lui éleva une statue, & fit périr par le dernier supplice son accusateur. On place la mort de Phocion 318 ans avant l'Ere chrétienne. Il avoit alors plus de quatre-vingt ans, & à cet âge, il soutenoit toutes les fatigues de la guerre comme un jeune Officier; cela n'est pas étonnant: les passions ne l'avoient pas miné, & la molleſſe ne l'avoit pas affoibli. Toujours le même dans les succès & dans les revers, on ne le vit jamais rire dans ses beaux jours, ni pleurer dans ses infortunes.

Le récit d'une si belle vie ne peut mieux être terminé que par un passage mémorable de l'Orateur romain, sur les récompenses futures de l'homme de bien qui a servi sa patrie. *Il est certain*, dit-il, *qu'il y a un lieu réservé dans le ciel, où tous ceux*

qui ont défendu, conservé & augmenté les prospérités de leur Patrie, jouiront d'une éternelle félicité.

Omnibus qui Patriam conservaverint, adjuverint, auxerint, certus est in cælo & definitus locus, ubi beati ævo sempiterno fruantur.

Cicero, Somm. Scip.

ADRESSE
AUX VRAIS CITOYENS.

CHERS ET BONS CITOYENS,

Amis & défenseurs de l'immortelle révolution qui répare l'honneur des Français, trop long-tems flétris, vous tous qui voyiez dans la nature, dans l'ordre de la Providence, & la raison universelle, le type, le sens, l'expression de ce nouvel ordre de choses, qui rétablit parmi les hommes l'égalité & la liberté, vos premiers droits; hommes sensibles de toute profession, hommes francs & loyaux qui savez connoître le prix de cette heureuse liberté subordonnée aux loix & protégée par les loix; enfans de la grande famille, très-chers amis, si le flambeau du patriotisme brille toujours du même éclat dans vos ames, vous accueillirez, avec un sentiment de bienveillance, les réflexions d'un frere qui, tous les jours de sa vie, ne voulut se conduire qu'aux seules clartés de cette flamme sacrée.

Il est des vérités importantes que nous devons sans cesse nous rappeller, si nous ne voulons pas laisser périr le vaisseau de l'Etat, & faire le malheur de notre existence; c'est que le grand ouvrage de la constitution, est le plus beau don que la philo-

sophie ait pu nous faire, le plus bel héritage que nous puissions transmettre à nos enfans. Il est encore vrai que ce trésor précieux excite si fort la jalousie des ennemis du bien commun, qu'il n'est point d'efforts qu'ils ne fassent pour nous le ravir. Les insensés! Parce qu'ils avoient usurpé les droits de leurs frères, ils s'imaginoient être d'une autre race; ils osoient croire qu'ils ne seroient jamais forcés à leur restituer ces droits; ils se persuadoient qu'une éternelle prescription légitimeroit leur injustice, & que dans l'esclavage auquel ils avoient réussi de nous condamner, nous serions bienheureux d'obtenir un morceau de pain pour subsister. Nous les avons à la fin détrompés. Forts de cette raison universelle, qui éclaire à présent tous les humains, plus forts de notre nombre & de notre énergie, nous avons secoué le joug honteux qui nous avilissoit. Cependant les ennemis publics se flattent encore d'un retour à leurs odieuses prospérités, & ils exercent journellement mille ressorts pour y parvenir: ah! ils ne porteroient pas si loin leurs espérances, s'ils ne comptoient sur le secours de leurs infâmes serviteurs! Hommes vraiment dignes de l'esclavage, hommes avilis par la bassesse de leurs sentimens autant que par leur ignorance & leur méchanceté! leurs efforts seront aussi vains qu'ils sont ridicules; ils sont connus les lâches, ils sont connus partout; mais tenez-vous en sentinelle, généreux citoyens; ayez une main sur vos armes, dans le tems même de votre sommeil; soyez toujours prêts au combat, si vous voulez que la paix soit dans la Patrie: car les traîtres veillent quand vous dormez. Malheur à nous si nous rétrogradons; il vaudroit autant que nous nous jettassions nous-mêmes dans l'esclavage des Nations Africaines, que de vivre dans nos foyers. Amis souvenons nous.

Parcourons d'un coup d'œil rapide les noirs complots, les perfidies, les catastrophes sanguinaires, & toutes les scélératesses commises dans toute l'étendue de l'Empire, scenes d'horreur & de désolations so-

mentées pour nous forcer dans un dernier retranchement avec les armes de la proscription, du carnage & de la misere. Voyez d'abord le pillage insolent des trésors de l'Etat, les incendies des moissons, les accaparremens & la disparition des bleds, le dégat sacrilege des millions & des millions de quintaux de pain, tout autant de crimes commis sans informations, sans poursuites. Voyez d'une autre part la violence féroce des commissions parlementaires, les emprisonnemens arbitraires & les supplices décernés. Tels furent les préludes de la haine intestine qui nous accable. Quelque tems après on vit les actes militaires éclater en détail dans quelques Villes, & à leur suite ces terribles dispositions, qui au jour mémorable du 14 Juillet de l'an dernier, devoient inonder la France de sang, par le massacre calculé de cinq millions d'hommes, & de tous ceux de nos Représentans qui portoient sur leur front le sceau de la Patrie. Un rayon de la Providence éclaira les Français, sa main toute-puissante fortifia leur courage; les scélérats qui avoient conçu le projet infernal resterent interdits au milieu de leurs sales orgies, & les armées d'assassins, les Croates & les Pandoures se retirerent honteusement. Nation généreuse! ce grand jour fut véritablement le grand jour de ta gloire. Si tu avois été vaincue, il n'y auroit pas eu assez d'arbres dans les campagnes pour servir de gibets, ni assez de places publiques dans les Villes pour t'élever des échaffauds; & toi tu honores ta victoire par le pardon de tes meurtriers. En ces lieux même où tu devois pousser les derniers cris de ta douleur, en ces lieux même que tu devois arroser de ton sang, tu fais retentir les airs d'un chant d'allégresse, d'une hymne de jubilation; on y voit des guirlandes & des couronnes, des arcs de triomphe, un autel..... autel trois fois saint, aux pieds duquel tous les vrais citoyens confédérés ont, pour la même cause, juré de mourir, plutôt que de laisser périr cette constitution, qui rétablit dans toute leur étendue, les droits éternels de l'humanité. O

jour à jamais glorieux ! jour d'immortelle solemnité ! c'en est fait des Français, si au souvenir de tes merveilles, ils ne se sentent pas embrasés de la flamme patriotique, & prêts à vaincre ou à périr pour conserver leur liberté.

Qui l'eût pu croire, qu'après avoir remporté une victoire si complette, & après en avoir usé avec tant de modération, nous aurions eu encore à nous prémunir contre les attentats des traitres. C'est ainsi qu'ils répondent à notre clémence. Ne soyons plus surpris s'ils s'écrient si fort qu'il faut pardonner, quand nous dévoilons leurs complots; ils ne demandent que notre silence & la proscription de la liberté de la presse : oui, chers amis, accordons-leur le silence; laissons-les insulter, sans rien dire, toute justice & tout principe, ce ne sera pas long; la lave d'un volcan ne sauroit être ni plus dévorante, ni plus rapide que leur marche.

Continuons notre récit. Immédiatement après cette époque, ils replierent leur fureur sur des attaques différentes. La rage des enfers déploya ses plus grands efforts, pour souffler le poison de la calomnie sur les meilleurs citoyens. Rien ne devint plus familier que les titres de forcenés, de brigands & d'incendiaires, dont on les qualifioit. C'étoient pourtant ces prétendus forcenés qui faisoient avorter les complots désastreux, & empêchoient les meurtres. Des personnages sans noms, sans vertus, comme sans talens, mais qui pouvoient faire valoir les efforts de leur méchanceté & de quelques richesses, s'éleverent sur la surface du Royaume, tels que ces météores pestilentiels qui frappent tout-à-la-fois les moissons & les fruits, la santé des bestiaux & celle des hommes; ils attaquerent la vie sociale dans ses racines. Les uns s'abstinrent de faire travailler l'ouvrier, d'autres renvoyerent le paiement de leurs dettes, & resserrerent leur argent; les plus obstinés dans leur haine, pousserent la rage jusqu'à se punir eux-mêmes, en se condamnant à toute sorte de privations. Peu contens de cet enchaînement de

maux, ils calomnierent les peuples ; ils eurent recours aux faux bruits ; ils parvinrent preſque partout à accréditer les fauſſes apparitions de brigans.... Exécrables Catilinas ! ils eurent la ſcélérateſſe de tremper leurs mains dans le ſang d'un peuple paiſible, & de commettre des incendies, pour en jetter le crime ſur l'homme de bien. C'eſt alors que ſe manifeſta, dans toute ſa fureur le ſyſtême des proſcriptions ; c'eſt alors que les Miniſtres du Roi jetterent dans toutes les Villes les Prévôts des Maréchauſſées, pour opprimer arbitrairement, non les véritables coupables, mais les bons citoyens qu'on déſigneroit comme tels ; c'eſt alors que tous les chefs du pouvoir militaire, ſe déclarant les premiers ſoutiens de cette ligue d'iniquité, commanderent aux troupes de marcher ſous les ordres de ces infâmes tribunaux ; c'eſt alors, enfin, que ſans motif & ſans prétextes, l'aſyle ſacré du citoyen, ainſi que tous ſes droits furent violés..... Hommes pervers ! Artiſans de tant de malheurs ! Hommes pétris de ſang, de fumée & de boue ! il eſt une juſtice au ciel à laquelle ils ne pourront pas ſe ſouſtraire, s'ils échappent à celle des hommes. Qu'ils ſe rappellent que leur pouvoir ici bas eſt à ſon terme ; & que toutes les larmes qu'ils ont fait verſer, ſeront changées en tiſons ardens ſur leurs têtes, au jour qu'un Dieu vengeur prononcera le jugement de leurs forfaits.

Rien de violent ne peut durer. Soit que les bourreaux fatigués d'exercer des tortures, ayant beſoin de ſe repoſer, ſoit que les ames vertueuſes, touchées de voir les peuples & leurs défenſeurs traînés dans la pouſſiere, élevent ſans ceſſe leurs prieres & leurs mains pures vers le ſuprême dominateur ; la France a reſpiré pendant quelques jours. Une récolte abondante nous a fourri de toutes parts ; les athlêtes de la Patrie qui combattent dans l'aſſemblée de nos Repréſentans, ont achevé l'ouvrage des adminiſtrations. Les peuples ont nommé leurs chefs ; partout, ou preſque partout, leurs amis dominent à

la tête de la famille, en dépit des violences exercées lors des suffrages, & c'est précisément ce qui a réveillé la colere de l'ennemi commun. Suivons ses nouveaux attentats.

Vous en avez été témoins dans toutes les Villes, braves & loyaux citoyens. Les vexations dans les troupes de ligne signalerent les premiers jours de la troisieme époque de nos malheurs. On vouloit aigrir le soldat contre les citoyens, & le soldat répondit qu'il ne verseroit jamais le sang de son frere. Cette parole fut un crime. Accablé de mauvais traitemens, indignement mutilé & les cheveux coupés, le soldat patriote fut chassé, banni avec une cartouche jaune en signe d'infamie. Les nouveaux Administrateurs l'accueillirent, le protégerent, un déchaînement de diffamation dirigé contr'eux a été le prix que leur bienfaisance leur a valu de la part des conspirateurs. Qui peut l'ignorer aujourd'hui? N'a-t on pas essayé de décourager les Officiers Municipaux en leur ensemble & en particulier, par les plus noires calomnies, ainsi que le disoit un André de ceux de Marseille. Les diffamateurs soudoyés repétoient à l'envi, qu'à l'exception d'un tel, (un ou deux tout au plus) ce n'étoient partout que des gens sans aveu, des forcenés & des brigands, & les plumes avilies de quelques journalistes inépriſés, n'ont pas manqué de répéter en chœur ces punissables calomnies. Mais voici une chose bien digne de fixer toute votre attention, très-chers amis. On a remarqué dans toutes les Villes que des particuliers obscurs auxquels on ne connoissoit aucune sorte de commerce, ni la moindre industrie, s'élevoient tout-à-coup du mince nécessaire dans lequel ils vivoient, à un état de luxe & de dépense qu'on ne peut soutenir, à moins de trente mille livres de revenus; d'où viennent ces fortunes si rapidement faites? Sont-elles des marques de la munificence des Ministres? Les a-t-on accordées pour payer les calomnies? En ce cas on est fidelle aux conventions, car on s'est encore apperçu que ces

nouveaux richards se sont déclarés les plus impudens détracteurs de tous les citoyens amis de la constitution, ainsi que du nouveau système des administrations, qui en est le plus bel ouvrage. De-là les craintes sont revenues s'emparer de l'esprit des peuples ; à ces nouvelles peines, s'est jointe la continuation de l'inactivité dans le commerce. Quelles sont nos consolations ? Les nouvelles de la mer nous apprennent que notre isle de Tabago a été incendiée par les suppôts de l'aristocratie, qu'une contre-révolution complette & le renversement de toutes les loix, désolent la Martinique, sous les auspices de M. Damas, Commandant ; que le Cap français, Saint-Marc & toute la partie du Sud Saint-Domingue, sont livrés à des troubles plus ou moins graves ; que Poudicheri a été évacué de tous ses habitans ; de-là en est résulté la dispersion de notre commerce, la cessation de notre industrie ou de ses débouchés, & ces derniers malheurs ont achevé de mettre à la mendicité cinq à six millions d'artisans de tout âge & de tout sexe. Tant de désastres lassent sans doute le lecteur ; car ma plume se lasse de les écrire.

Quittons ici les scènes générales pour nous rabattre sur celles qui travaillent encore Marseille. Nous y découvrirons pareillement le point central où les conspirateurs ourdissent leurs trames.

Vous parlerai-je de ces insultes aussi étonnantes qu'inattendues, que l'on fait depuis deux mois à votre Municipalité ; cette Municipalité qui est l'ouvrage de la constitution & le vôtre ? Qui de vous ne les connoît pas ? Il vous reste seulement à observer qu'elles se sont toujours développées à mesure que l'honnête Rédacteur du Mercure de France en donnoit le signal par celles du sieur André, l'ami des Ministres & le nôtre. Vous avez toujours vu qu'à peine elles étoient transmises au public, les affidés d'ici ne manquoient pas de faire surgir quelque querelle. Où est le but de ces insultes ? Le voici, d'après les principes de Machiavel. Diviser

les esprits, soulever le peuple contre son propre ouvrage, arrêter la marche de la chose publique, établir le désordre & l'anarchie, pour être autorisé à dire à nos Législateurs : *vous avez voulu faire un nouveau système d'administration, l'édifice s'est écroulé de lui-même, voyez maintenant les horreurs qui en sont résultées.* Ne vous aveuglez pas, chers amis ; le nouveau système des administrations est un chef-d'œuvre ; les Officiers Municipaux étoient ce que vous êtes, vous serez un jour ce qu'ils sont. Vous les avez choisis dans tous les états ; ils sont vos parens, vos amis ; ils sont vous-mêmes : vous les avez nommés les chefs de la famille, & l'on fait l'impossible pour que vous les méconnoissiez. Fussent-ils, après tout, des malversateurs, vous ne devez plus être en peine sur leurs malversations ; la loi n'ordonne-t-elle pas la publicité de leurs comptes ? Supposons, si vous le voulez, qu'ils tentent de mal faire, le mal peut-il durer avec un si grand nombre de surveillans, & tout le public pour censeur ? Ainsi, je le répète, quels qu'ils soient, vous les avez nommés les chefs de la famille, vous ne devez connoître qu'eux. Ce n'est pas sans dessein qu'on les maltraite de diffamation ; on veut les harrasser, pour vous ravir une de vos plus belles prérogatives. Au reste, si les citoyens éclairés qui les maltraitent si fort ne peuvent plus souffrir en conscience leur mauvaise conduite, leurs vols sur les sommes immenses qu'ils touchent, tout le mal qu'ils ont fait enfin, n'est-on pas libre d'adresser ses plaintes à la Nation, pour qu'on les ôte de leurs places ? J'ose assurer que ces méchans Officiers Municipaux, qui se sont fait un devoir de servir la Patrie & de garder leurs postes malgré tous les désagrémens & les insultes dont on les récompense, recevront avec joie l'arrêt qui les en chassera.

Vous parlerai-je des insultes faites à votre cercle patriotique ? Ecoutez ce simple récit. On proposa le renouvellement de trois en trois mois de l'état-major & du Général des Gardes-Nationales, ainsi qu'on

le pratique à Aix, à Montpellier & autres Villes. Tout homme raisonnable ne peut qu'applaudir à pareille demande. Si c'est de l'honneur qu'on attache au commandement, chacun à son tour doit en obtenir sa portion ; si l'on n'y trouve que de la peine, on doit être bien aise que chacun en supporte un peu. Pour ce qui est du Commandant, comme il ne s'agit pas ici de développer la science d'un maréchal de Saxe & d'un Turenne, ce Commandant n'est pour lors autre chose qu'un Directeur : une place de Capitaine est mille fois plus difficile à remplir, parce qu'il a mille fois plus d'action, & sur le tout, c'est une erreur de croire que ce Directeur soit obligé de ....., de faire des dépenses de représentations, les anciens préjugés ont été sagement proscrits. Laissons les représentations aux Comédiens, dînons avec notre famille & servons la Patrie. Plus de soixante Capitaines avoient manifesté ce vœu de transmission des grades, parce qu'ils sentoient que la permanence du Commandement offroit trop de ressources à des Ministres qui voudroient acheter une trahison. On a vu à ce sujet l'horrible insurrection de ces jours derniers. Des traîtres ont soudoyé des ouvriers, & c'est un miracle du ciel si nous n'avons pas vu le massacre d'une assemblée de huit à neuf cent personnes, parmi lesquelles il n'y a point de famille qui n'eût trouvé quelqu'un du sien.

Vous parlerai-je des insultes faites à un Comte du Bausset ? je vous dirai que ce digne ecclésiastique, né d'une famille illustre, n'attendit pas de connoître la réussite de la révolution, pour embrasser le parti du peuple & du pauvre, pour mépriser les chimeres de la noblesse, puisqu'il manifesta ces sentimens dès son enfance. Je vous rappellerai les services importans qu'il a rendu à notre Ville, lorsque le peuple poussé au désespoir, cherchoit les victimes de sa vengeance. Quel est le motif des insultes qu'il a reçu ? C'est d'avoir dit, à l'occasion de l'uniforme, que tous devoient le prendre le même jour, afin

que le pauvre ne fût pas humilié ou dégoûté du service. Parmi ceux qui l'ont insulté, il en est peut-être qui lui doivent la vie.

Vous parlerai-je, enfin des jalousies, des inimitiés qu'on tâche d'introduire entre les Municipalités & les Départemens ? Je vous dirai que ces tentatives partent de la même source ; mais je vous dirai en même tems que toutes les grandeurs de la terre ont passé comme un songe, quand elles étoient circonscrites à la durée d'un homme, & qu'elles seront bien moins qu'un songe, aujourd'hui que, graces à la Constitution, nous les voyons si versatiles, si sujettes à l'instabilité des renouvellemens.

C'en est assez. Les ennemis publics sont connus. leurs écrits insidieux achevent de dévoiler les derniers replis de leurs ames. Ils veulent nous préparer de nouveaux malheurs, mais ils se creusent eux-mêmes un abîme. Observez leurs pas chers amis, tenez-vous sur vos gardes, ce n'est que par la vigilance que vous garantirez vos familles de l'ancien joug de la misère & de la honte. Armez-vous tous ; que ceux qui n'ont pas des armes, s'inscrivent sur des listes pour en demander : un décret national ordonne aux Ministres d'en fournir dans tout le Royaume. Hâtez-vous, chers amis, rallumez toute votre énergie, ne vous ralentissez jamais. L'immortelle Constitution vous a été donnée, pour vous rendre à l'honneur, à la nature, à la liberté, au bonheur ; si vous savez la conserver, la renommée prendra soin d'exalter la grandeur de votre courage & de faire admirer votre patriotisme à la postérité.

Marseille ce 20 Août 1790.

BLANC-GILLI, Administrateur au Département des Bouches du Rhône.